

Sur l'auteure

Tecia Werbowski a écrit des romans, des nouvelles et un essai sur le sauvetage des Juifs en Pologne pendant la Seconde Guerre mondiale. Ses œuvres ont été traduites en plusieurs langues et adaptées pour le théâtre, la radio et la télévision. Née à Lwów, en Pologne, Pragoise dans l'âme, elle habite au Canada depuis 1968 et partage son temps entre Montréal, les Laurentides et Prague. Digne héritière de Nina Berberova, Tecia Werbowski compose d'une plume délicate et acérée des romans miniatures, comme des hors-d'œuvre après lesquels on ne commande pas de plat principal tellement on est déjà comblé.

LOOKING BACK

De la même auteure

Franz Schubert Express, Notabilia, 2013

Chambre 26, Les Allusifs, 2010

Entre espoir et nostalgie, Les Allusifs, 2009

Rêveries pragoises, Métropolis, 2009

Not a Love Story, Métropolis, 2009

Ich bin Prager, Les Allusifs, 2003

Amour anonyme, Les Allusifs, 2002

Prague, hier et toujours, Les Allusifs, 2001

Hôtel Polski, Actes Sud, 1999 (Les Allusifs, 2008)

L'Oblomova, Actes Sud, 1997 (Les Allusifs, 2008)

Le Mur entre nous, Actes Sud, 1995 (Les Allusifs, 2008)

Tecia Werbowski

LOOKING BACK

traduit du polonais par Margot Carlier

NOTAB/LIA

© Les Éditions Noir sur Blanc, 2018
© Visuel: Paprika

ISBN: 978-2-88250-515-6

J'écoute le disque posthume de Leonard Cohen et j'éprouve un étrange sentiment de solennité. Est-ce l'exaltation de l'âge mûr, pour ne pas dire de la vieillesse ?

*I'm angry and I'm tired all the time
I wish there was a treaty we could sign
Between your love and mine.*

Je sens la présence du passé. Des visages familiers et des visages anonymes me regardent, sans la moindre tendresse.

*I'm leaving the table
I'm out off the game.*

Un nombre incalculable de livres, romans ou récits, racontent un premier amour. Cette jeunesse, cette naïveté affective, cette fraîcheur de corps et de confidences – combien tout cela nous émeut ! Nous, les lecteurs, nous aimerions tant éviter à ces jeunes la souffrance de la première séparation. Et qu'en est-il de l'amour ultime : si insensé, si inesthétique ? Quelle image pathétique : un vieil homme bedonnant, l'air béat, vêtu d'un élégant costume, le sourire dévoilant un dentier flambant neuf (résultat de tortures physiques et d'un gros effort financier) ; à son bras, une jolie jeune femme aux ongles d'un rouge carnassier. Et une autre image, tout aussi pitoyable : une femme âgée, teinte en blond, qui essaye tant bien que mal d'emboîter le pas à son jeune partenaire. Un gigolo feignant d'être amoureux. « Elle est devenue folle ! » s'écrient en chœur ses amies, ses collègues

et ses connaissances. Cela me fait penser à Gloria Swanson, si crédible dans le rôle d'une actrice vieillissante, autrefois célèbre, amoureuse d'un jeune écrivain. La passion de la vieillesse, l'ultime sursaut des hormones avant une lente descente vers le cimetière.

La vie est comme un train qui roule depuis la station de notre naissance jusqu'au terminus où notre vie prend fin. De temps à autre, il s'arrête dans des endroits agités, troubles, voire dangereux, et nous nous demandons alors, incertains, s'il faut continuer le voyage. Mais pour aller où, avec qui ?

J'ai toujours été fascinée par la cadence rythmée de ce monstre noir, cette bête mystérieuse qui emporte des passagers vers l'inconnu. Chaque train, surtout en première classe, devrait avoir obligatoirement sa diseuse de bonne aventure qui distribuerait de petits bostons, comme dans les restaurants chinois. « Tu rencontreras

un blond séduisant, un honnête homme, à l'avant-dernière station de ton voyage, et ce sera le grand amour de ta vie.»

Dans les années soixante, un train m'avait un jour transportée de Varsovie à Prague, la ville qui, depuis, est devenue ma mère adoptive. J'avais été subjuguée par la Vltava, avec son murmure mélodieux, ses chuchotis, ses frémissements, différents à chaque saison. Les ponts tendant leurs bras aux passants. Le château royal, *Pražský hrad*, comme surgi d'un conte de fées, où siège aujourd'hui le président de la République tchèque. Des arcs-en-ciel, rose, violet et or, inondant de leur éclat des merveilles d'architecture qui illustrent avec fierté des siècles d'imagination et d'élégance européennes. Il est difficile de décrire mon éblouissement sans risquer de me voir reprocher aussitôt mon voyeurisme exalté.

Les trains des années soixante n'étaient pas d'un grand confort, mais j'aimais bien leur promiscuité. Sans même se connaître,

les gens s'y comportaient comme dans un village de vacances. Les compartiments sentaient l'usure du temps, les rideaux étaient poussiéreux, la propreté des vitres laissait à désirer, mais les passagers, à peine assis, s'offraient mutuellement leurs sandwiches (préparés avec soin par les épouses ou des mères soucieuses). Sur le trajet Varsovie-Prague, les hommes buvaient de la vodka Żubrówka; au retour, ils dégustaient de la Becherovka et des saucisses tchèques accompagnées de petits pains croustillants. Et cet avant-goût de l'aventure à venir ! Un couple, je m'en souviens, se tenait sur le quai en attendant le départ du train. L'homme avait laissé sa valise dans le compartiment et enlaçait tendrement sa compagne. J'avais entendu quelques vagues déclarations : « Ne t'en fais pas, je t'appellerai, tout va bien se passer, je rentrerai bientôt. » Le coup de sifflet de l'agent – un son plein de promesses ! – avait interrompu leur idylle.

La jeune femme avait versé quelques larmes, l'homme avait couru vers le wagon et, à la fois fébrile et nerveux, s'était mis à chercher sa place. Dès que la locomotive, telle une vieille matrone, s'était ébranlée avec peine, il avait commencé à flirter avec moi, essayant de me séduire avec une corbeille remplie de friandises. Je m'étais volontiers laissé tenter.

Quelques messieurs, sans doute en voyage d'affaires, étaient en train de s'abreuver de vodka. Des confidences intimes ne vont pas tarder, avais-je pensé. Je ne cherche jamais à couper aux épanchements des autres passagers. Tout cela m'évoque un poème pour enfants de Julian Tuwim, «La locomotive» :

*Soudain
S'entend
Sifflet strident !
Les pistons tremblent,
Les roues s'ébranlent !*

*D'abord doucement, en tortue, avec peine
S'échine la machine sur les rails qui
l'enchaînent ;
Elle arrache les wagons, elle tire, elle
ahane,
Et roue après roue roule la caravane ;
Puis elle accélère, elle force l'allure,
Elle cogne, elle grogne de plus en plus
dur¹...*

Si j'aime tant les trains, c'est sans doute parce que ma mère me lisait souvent ce poème.

Mais revenons au départ de mon train des années soixante, à l'époque où j'étais encore une jeune étudiante. Ce jour-là (je ne me souviens plus de la date exacte, mais c'est sans importance), un des passagers s'était mis à déverser un flot de paroles ou, plus précisément, un flot de confidences.

1. Traduit par Jacques Burko, éd. Institut Adam Mickiewicz, 2001. (N.d.T.)

J'étais assise dans un angle du compartiment, en proie à la fatigue, mais l'une de ses phrases avait piqué ma curiosité. Le visage de ce monsieur, sa timidité, et en même temps son besoin d'échanger avec une personne qui sait et veut écouter, ou tout au moins qui fait semblant, se confondaient dans mon esprit avec le portrait de Kafka. «Moi, je ne suis pas en voyage d'affaires», déclara mon voisin en vidant son verre. Puis il alluma une cigarette. À l'époque, presque tout le monde fumait. Allumer une cigarette est un geste d'esquive. Cela permet de préparer la réponse à une question embarrassante, de dissimuler sa gêne ou sa consternation. Monsieur X s'adressait à nous, ses compagnons de voyage, comme à de vieilles connaissances ou à des membres de sa famille.

«Je vais rejoindre ma fiancée, j'habiterai chez elle, c'est-à-dire chez ses parents. Ils possèdent une très belle villa avec un jardin où poussent des noisetiers, et j'adore

les noisettes. Mais je me demande si j'ai bien fait, si j'ai pris la bonne décision.

– Que voulez-vous dire ? » lui avait demandé un monsieur en costume élégant, bien qu'un peu étriqué.

Et ils s'étaient servi un deuxième verre de vodka.

« Eh bien, je me demande si j'ai eu raison de me fiancer avec Jarmila.

– Et pourquoi donc ?

– C'est qu'elle est toujours entourée de sa famille et que nous n'avons aucune intimité. Ses parents nous surveillent comme si nous étions encore des adolescents. Mais Jarmila et moi avons fini nos études, nous travaillons et avons le droit d'être indépendants.

– Mais vous ne l'êtes pas, avait ajouté un autre passager.

– Non, hélas ! Mais nous sommes bien obligés d'habiter chez ses parents, c'est si difficile de trouver un logement de nos jours. Et puis je dois déménager à Prague.

Mon père est mort il y a longtemps, j'ai été élevé par ma mère. Je ne veux pas la laisser seule à Varsovie. Jarmila et moi venons de milieux différents. Nous n'avons pas encore de langage commun ; elle doit apprendre le polonais, et moi le tchèque. C'est curieux, quand je suis à Varsovie, Jarmila me manque beaucoup, mais quand je suis avec elle, ma vie de célibataire me manque tout autant. J'ai peur de l'inconnu. Comment Jarmila se révélera-t-elle à l'usage ?

– À l'usage ? ! » s'anima un passager qui jusque-là somnolait sur la banquette. Pendant que les hommes délibéraient sur la décision – ou plutôt l'indécision – du fiancé, je m'étais endormie. *He loves me. He loves me not.*

Le train roulait au rythme d'une berceuse. J'avais été réveillée par un toc-toc énergique contre la porte de notre compartiment. Un douanier était entré. Il

nous avait demandé d'ouvrir nos bagages. Une vieille dame au physique austère était devenue soudain tout miel. Nerveuse, elle tremblait de peur.

« Monsieur l'agent, je transporte un peu de saucisson pour mes amis. Comme je vais habiter chez eux, il est tout naturel que je leur apporte quelque chose en cadeau, et notre saucisson est bien meilleur que le saucisson tchègue.

– C'est quoi comme saucisson ? avait demandé l'officier des douanes.

– Eh bien, du saucisson campagnard, avait répondu la femme qui en avait coupé un bout pour le tendre au douanier.

– Une petite vodka, peut-être ? » avait proposé timidement le monsieur assis près de la fenêtre.

Et c'est ainsi que tous ces produits illi- cites avaient pu être sauvés.

Il était sept heures du soir, l'entrée en gare de Prague approchait. Je me sentais prise d'une excitation agréable. La

locomotive avançait vraiment, les wagons cahotaient. Le fiancé s'était mis à rassembler hâtivement ses affaires. Lorsque le train s'était enfin immobilisé sous la verrière, les hommes avaient fait leurs adieux. Sur le quai, une femme au chapeau vert attendait celui qui avait serré tendrement contre lui sa chérie à la gare de Varsovie. Le fiancé, lui, cherchait du regard sa bien-aimée. Ils s'étaient jetés dans les bras l'un de l'autre, puis s'en étaient allés, enlacés. Quant à moi, ma colocataire Helga m'attendait déjà sur le quai. Elle tenait dans sa main un bouquet de glaïeuls défraîchis. C'était si émouvant ! J'étais bel et bien chez moi. Dans ma ville. À la résidence universitaire, j'avais retrouvé l'effervescence habituelle. Quelqu'un cuisinait dans la chambre, et l'odeur du chou m'avait rappelé que j'avais faim. Tandis que Helga préparait le dîner, j'avais déballé les friandises que j'avais rapportées de Pologne.

Un véritable festin, arrosé à la bière, bien sûr. Nous étions début novembre, il pleuvait. Les invités des étudiants de notre résidence s'en allaient petit à petit, à contrecœur. Helga m'avait parlé de nos voisins. En écoutant ses petits potins, je m'étais assoupie. J'avais rêvé que le fiancé du train courait derrière moi pour me demander s'il devait se marier ou non. *He loves me. He loves me not.*

Le lendemain, c'était dimanche, contrairement à la chanson tchèque qui dit «Hier, c'était dimanche» (*Včera neděla byla*). Helga était partie chez sa sœur. Beaucoup d'étudiants allaient retrouver leur famille pour le week-end. Je me sentais un peu cafardeuse et j'avais décidé de sortir faire un tour malgré la pluie. Prague est un véritable remède contre la tristesse. C'était ainsi dans les années soixante en tout cas.

La ville paraissait grise et morose, certes, mais c'était la grisaille du passé, la patine de toutes les époques anciennes qui semblaient toujours présentes, là, au vingtième siècle. Une grisaille enveloppante, intime. Je m'enfonçais dans un doux silence ouateux. J'avais l'impression que sous la lumière tamisée des réverbères les gouttes de pluie se transformaient en diamants, puis tombaient sans bruit sur le trottoir. Richement ornées de statues, de balcons biscornus, de décorations finement ciselées, les maisons m'invitaient à boire de la bière. Ma tête tournait. Les gouttelettes de pluie s'étaient mises à danser. C'est dans cet état que j'avais croisé un camarade de ma résidence universitaire. « Mais qu'est-ce qui t'arrive ? – Je me sens bizarre. – Viens, rentrons », avait-il dit en me prenant par le bras. Il m'avait conduit jusqu'à ma chambre. J'avais dormi dix-huit heures d'affilée.